

La modernité

BEAUCAGE, Paul. *Gilles Groulx, le cinéaste résistant*, Montréal, Lux Éditeur, 2009, 280 p.

Luc Laporte-Rainville

Volume 28, Number 4, Fall 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/61044ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

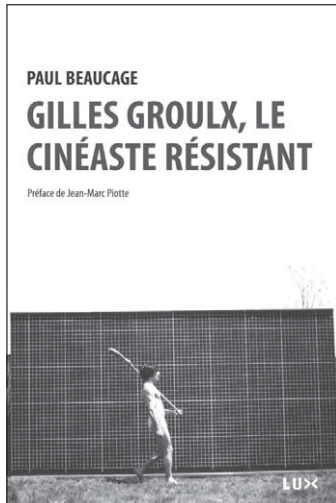
0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Laporte-Rainville, L. (2010). Review of [La modernité / BEAUCAGE, Paul. *Gilles Groulx, le cinéaste résistant*, Montréal, Lux Éditeur, 2009, 280 p.] *Ciné-Bulles*, 28(4), 62–62.



BEAUCAGE, Paul. *Gilles Groulx, le cinéaste résistant*, Montréal, Lux Éditeur, 2009, 280 p.

La modernité

LUC LAPORTE-RAINVILLE

Gilles Groulx est l'un des artistes majeurs de la cinématographie québécoise. À l'instar de Pierre Perrault, ce cinéaste revendicateur a su forger une œuvre hautement réflexive dont la justesse laisse pantois. Cet « anarchiste collectiviste », comme le décrit si bien Jean-Marc Potté, n'a cessé de remettre en question certains fondements de la société moderne — à commencer par cet ordre capitaliste favorisant une pernicieuse hiérarchisation sociale. Ainsi, n'a-t-il jamais eu peur de réfléchir aux possibles répercussions néfastes de la Révolution tranquille. Loin d'être un nostalgique de l'ère duplessiste, Groulx est un gauchiste affirmé en guerre contre les abus de pouvoir qui émanent autant du capitalisme que du socialisme. Il allait donc de soi qu'un érudit, autre que Patrick Straham et Jean-Marc Potté, se penche pleinement sur son œuvre. C'est maintenant chose faite avec *Gilles Groulx, le cinéaste résistant*, un ouvrage fascinant rédigé avec élégance par Paul Beaucage.

Au départ, il faut savoir que Groulx n'était pas destiné à devenir cinéaste. Originaire

d'une famille ouvrière montréalaise, il doit sa formation d'intellectuel combatif à l'École des beaux-arts de Montréal. C'est là, en effet, qu'il fréquente les artistes du Refus global dont la lutte s'apparente à une imposition de la liberté en opposition à la bourgeoisie dominante. La peinture et la littérature l'attirent certes — il publiera même un recueil de poèmes en 1957 —, mais la nécessité de gagner sa vie le mène finalement aux portes de Radio-Canada, là où il devient monteur pour *Le Téléjournal*. Fort de cette expérience, il décide en 1956 de rejoindre l'Office national du film, alors que cette société d'État devient plus inclusive à l'endroit des Canadiens français, ouvrant un bureau montréalais à la suite de pressions populaires et médiatiques. C'est le début d'un parcours artistique riche en réflexions politiques et philosophiques.

Beaucage livre ici un ouvrage d'une belle densité où chaque chapitre s'articule autour d'un film du réalisateur. S'il épouse pleinement les causes défendues par l'artiste (lutte contre la société de consommation, importance du geste individuel pour le bien collectif), l'auteur évite habilement de glisser dans l'hagiographie grâce à un sens aigu de la critique. Il formule ainsi des réserves sur certains films du cinéaste. À commencer par le documentaire **Nor-métal** (1959) qui, selon Beaucage, évacue tout questionnement sur les hiérarchies du système minier québécois. Une absence condamnable quand on sait ce que le patronat états-unien et canadien-anglais faisait pour humilier les ouvriers canadiens-français de l'époque. On peut bien sûr blâmer l'ONF d'avoir eu le dernier mot sur le montage final — Groulx reniera d'ailleurs ce film —, il n'empêche que le cinéaste idéalise son sujet par un travail esthétisant de l'image. Il embourgeoise de ce fait un milieu prolétaire qui aurait exigé un plus grand souci d'authenticité.

En revanche, l'auteur ne tarit pas d'éloges lorsqu'il s'agit d'analyser en profondeur les longs métrages **Entre tu et vous**, **24 Heures ou plus** et **Le Chat dans le sac**. Ce der-

nier est par ailleurs un exemple manifeste de la pensée groulxienne. Réalisé en 1964, il met en scène deux jeunes gens dont les points de vue divergents sur la société effritent peu à peu l'amour qui les unit. D'un côté, il y a un intellectuel québécois francophone, Claude, qui s'adapte difficilement à la modernisation du Québec. De l'autre, une comédienne juive anglophone, Barbara, qui adhère totalement aux idéaux de cette même modernité. Partant de cette dichotomie, Groulx dresse un portrait nuancé des impacts de la Révolution tranquille sur la population québécoise. Il n'est pas tant contre le progrès que contre les impacts indésirables du capitalisme. Plus encore, « il dénonce l'anonymat et le conformisme social que produit l'urbanité nord-américaine », d'ajouter Beaucage. Cela n'empêche nullement le cinéaste d'être critique vis-à-vis le repli de Claude qui, en se réfugiant à la campagne, se coupe littéralement de la société qu'il voudrait changer.

Le passage le plus intéressant du bouquin est celui consacré **Au pays de Zom** (1982), film-testament du cinéaste. Cet opéra délirant, dont l'effet de distanciation brechtien est évident, relate les faits et gestes d'un richard québécois qui se vante à qui mieux mieux de son apport à la société. Faisant partie du « Québec inc. », comme le dit judicieusement Beaucage, il est la somme des pires craintes de Groulx vis-à-vis de la modernité : individualisme, capitalisme sauvage, darwinisme social... Il est ni plus ni moins l'avenir du Québec, selon le réalisateur. Cet essai filmique fait d'ailleurs figure de prophétie dans la mesure où le conservatisme ambiant d'aujourd'hui favorise grandement l'écrasement du plus faible. Un « libertairianisme » allergique à la cohésion et au bien-être d'une société, en somme. ▀